L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE MATIN, 4 NOVEMBRE.

Variétés.

NÉCROLOGIE.—M. E. Ewart, compositeur et professeur au Conservatoire de Paris, vient de mourir. Il a écrit de nombreuses compositions musicales de différents genres, des messes et des symphonies dont plusieurs ont eu de grands succès.

Une autre mort vient de frapper le monde dramatique. Tisserant, l'ancien acteur de l'Odéon, a été emporté par la maladie. Il était âgé de 68 ans.

Tisserant avait débuté au Gymnase en 1837. De là il fit une apparition à la Porte Saint Martin, dans un drame de Léon Gozlan, fort curieux, mais bien oublié, intitulé *Pied de Fer*. Puis il entra à l'Odéon et n'en sortit que pour prendre sa retraite, à peu près à la même époque que Mlle Thuillier, c'est à dire il y a douze ans à peu près.

Ses créations à ce théâtre placèrent Tisserant à un rang distingué parmi les acteurs de ce temps-ci. La principale fut celle de Rodolphe de l'*Honneur et l'Argent*. Il faut citer encore la *Bourse*, l'*Usurier de Village*, la *Vengeance du Mari*, *Gaëlana*, l'*Oncle Million*, la *Dernière idole*, etc. Tisserant créa en outre le personnage du *Vicaire de Wakefield*, dans une adaptation du roman de Goldsmith, à laquelle il collabora avec M. Eugène Nus.

Tisserant était un artiste consciencieux, soigneux, qui excellait dans les rôles exigeant de la tenue et de la dignité. Il avait moins de flamme que de vigueur et rendait à merveille les personnages raisonneurs et moralistes au théâtre. Une longue et sincère amitié avait uni Tisserant à Méliingue. Ils débutèrent ensemble, et Alexandre Dumas, dans un livre qui a pour titre *Une Vie d'artiste*, a raconté l'odyssée de ces deux comédiens et les dures épreuves contre lesquelles ils eurent à lutter avant de parvenir.

—Il y a un an à peu près, on enterrait à Paris, dit le *Figaro*, l'un de nos plus spirituels et plus ingénieux auteurs dramatiques de ce siècle, Duvert. Son collaborateur et gendre, Lauzanne vient de le rejoindre. Il est mort la nuit dernière, à trois heures du matin, à l'âge de soixante-seize ans.

Augustin-Théodore de Lauzanne de Vaux-Roussel naquit en 1805, à Vernelle (Seine-et-Marne) et vint, fort jeune, se fixer à Paris, où il débuta par une amusante parodie de l'*Hernani*, de Victor Hugo, *Hornali ou la Contrainte par cor*, où Arnal obtint un succès immense. Il devint bientôt le collaborateur de Duvert, dont il épousa la fille. Leur collaboration commença, si nous avons bonne mémoire, par un vaudeville qui avait pour titre *Jacque mis roi de France*. Puis ils donnèrent ensuite seuls une série de plus de soixante pièces, toutes étincelantes de verve comique et dont les meilleures sont : l'*Homme blasé*, *Renaudin de Caen*, le *Supplice de Tantale*, *Riche d'amour*. On peut dire que ces ouvrages créèrent un genre particulier de littérature dramatique.

UN FÉRÉE DISPARU.—Sous ce titre, le *Times* reçoit de Rangoon, capitale de la Birmanie britannique, les détails suivants :

"On sait qu'il existe dans le golfe de Bengale, le long des côtes, une ligne de phares établie aux frais du gouvernement, sous la direction du colonel Fraser. Ces phares sont au nombre de quatre, à savoir : le "China Buckeer", à 8 milles au-dessous de l'embouchure de l'Irawaddy ; l'"Oyster Reef", l'"Aigada" et le "Krisna". Ce dernier vient d'être englouti au fond de l'Océan.

"Le 25 août dernier, on apprenait, au chef-lieu de la Présidence, que le steamer anglais Mecca s'était échoué à l'extrémité de l'écueil de Krishna.

"Le capitaine de ce navire, ayant été accusé de négligence, répondit qu'il n'avait aperçu aucun feux et que le phare n'existait plus à l'endroit indiqué sur les cartes marines.

"Le gouverneur de Rangoon dépêcha aussitôt l'Ava, qui constata l'exactitude du fait. Toutes les recherches avaient été inutiles, et l'équipage revenait au bout de deux jours sans avoir trouvé le moindre vestige du phare. On croit qu'il aura été emporté par le dernier ouragan. Les seps gardiens qu'il contenait ont péri ; ces malheureux n'étaient relevés que tous les trois mois, et il ne leur était laissé aucune embarcation pour communiquer avec le rivage. Le phare de Krishna était une grande construction en fer de 100 pieds de haut.

ORIGINE DE CERTAINS METS.—Voici de curieux renseignements empruntés à un ouvrage récent sur l'histoire des plats, des mets, tels que le café, le chocolat, le thé, la choucroute, la bavaroise, le kirsch, le macaroni, le sagou, la cepolata, etc.

Sous la Régence et sous Louis XV, d'Allemagne nous arrivent : le sauerkraut (choucroute), mis un instant à la mode par la princesse Palatine, mère du Régent ; la bavaroise que l'électeur de Bavière, venu à Paris vers la fin de l'autre règne, avait le premier fait préparer, suivant sa propre recette, au café de Procope ; les merlangues que n'oublia pas Voltaire et qui, déjà chantées en 1738, dans le Festin joyeux du sieur Lebas, nous étaient venues, dressées sur leur lit papier de Mehrungen, la cité allemande, dont le nom, qu'elles ont gardé presque intact, leur est une marque d'origine ; le kirschen wasser enfin, déjà de mode en 1752, mais auquel firent bientôt concurrence le punch persan, dont les Anglais nous donnèrent la gourmandise ; et le marasquin, composé, lui aussi, avec des cerises sauvages, étiqui n'est ainsi qu'une sorte de kirsh de Dalmatie.

L'Italie eut de même part à nos progrès de cuisine. Nous lui devions les pâtes, dont les meilleures prirent chez nous leur vrai nom de macaroni, et qui devinrent, vers 1767, un objet de fabrication toute française, par les soins du médecin Malouin, le même qui nous donna le sagou, et du Provençal Sap. Nous lui empruntâmes de plus sa fameuse soupe à la cipolla (oignons), c'est-à-dire le cipolata, comme l'appelait Voltaire ; sa liqueur favorite, le rosolio amore, ses bombes napolitaines que Frédéric II faisait perfectionner par son chef, maître Noël, sous le beau nom de "bombes à la Sardanapale," ses mandarins de Palerme ; son gâteau de Savoie, que Parmentier rendit plus parfait avec la farine de pomme de terre, et enfin ses grissini, à la recommandation de Rousseau, qui raffolait de "cet excellent pain de Piémont."

LE CHANT DES SOURIS.—Le journal la *Nature* a publié, il y a peu de temps, une lettre de M. le docteur Bordier, relative aux tons et notes des chants des souris. Une discussion très courtoise a été soulevée à ce sujet par M. Fernand Lataste, erpétologiste distingué, qui croyait à une confusion avec le chant d'un batracien ranforme, le *bombinator igneus*. M. le docteur Bordier a décliné tout voisinage mécréogeux de l'appartement où il avait entendu chanter les souris, et a maintenu ses assertions.

A la dernière réunion de la Société d'acclimatation, elles ont été confirmées par de nouvelles observations transmises par M. Brierre. Il a entendu, avec plusieurs témoins, des souris chanter à Saint-Michel-sur-Riron (Vendée), de 1851 à 1853. Les chants, qui furent d'abord pris pour des sifflements de reptiles, partaient d'un vieux bahut acheté dans une vente et recélant des souris. C'est le soir, vers le coucher du soleil, que les chants commençaient ordinairement.

M. Brierre eut l'idée de bien huiler les ferrures du buffet et de frotter les bois des portes avec du savon sec, afin de pouvoir les ouvrir subitement et sans bruit. C'est ce qu'il fit peu de temps après que les chants eurent commencé.

Il résulta de voir, pendant une minute environ, les battements de la gorge d'une souris, qui faisait entendre un chant analogue à celui du rotelet, en tenant le museau allongé et en l'air, dans la position d'un chien qui hurle. Il put la saisir à la main, en appelant des témoins pour la leur montrer ; mais elle lui échappa, car il la serrait peut de crainte de l'étouffer. Les souris reprirent la nuit même et les nuits suivantes, sans qu'on y fît désormais attention.

M. Brierre ne peut, comme le suppose le docteur Bordier, attribuer ce chant des souris à l'imitation de celui des serins, car il n'avait pas d'oiseaux.

MORT POUR DE BON.—Le Cirque est fertile en anecdotes.

On m'en raconte une arrivée dans un cirque d'Allemagne.

Deux clowns, deux frères, comme les Conrad, faisaient chaque soir des exercices fort appréciés. Entre autres tours de force, ils en exécutaient un qui avait le don d'exciter dans la foule un enthousiasme délirant.

L'un d'eux contrefaisait le mort pendant que l'autre, le tournant, le retournant en tous sens, essayait sans y parvenir de lui faire faire un mouvement quelconque.

Un soir, les deux clowns arrivent dans l'arène, saluent le public et commencent leurs exercices, comme d'habitude. Le premier se jette par terre et ne remue plus. Alors, suivant le programme, le second se met à lui tirer les bras, les jambes, le soufflèter, à le couvrir de coups de pied, à le traîner sur la piste. Il ne donne pas signe de vie. Son frère le secoue de plus belle. Pas un mouvement!

Tout à coup, une expression de folle terreur envahit la figure du clown resté debout. Il se précipite sur le corps de son frère, lui met la main sur le cœur comme pour en compter les battements, puis pousse un cri et se lève :

—Mon frère, s'écrie-t-il, mon pauvre frère est mort.

La foule lui répond par un formidable éclat de rire.

—Messieurs, répond le clown....., avec des larmes dans la voix, je vous jure qu'il est mort!

—Bravo, bravo, hurle le public émerveillé du naturel avec lequel l'acrobate feint la douleur et le désespoir!

Alors, au milieu des rires épileptiques des spectateurs, le clown charge son frère sur son dos et l'emporte hors de l'arène.

On les rappelle tous les deux, on trépigne, on applaudit, on veut les revoir, mais ils ne reviennent ni l'un ni l'autre.

Cette fois, son frère avait encore mieux joué son rôle qu'à l'ordinaire.

Il était mort pour de vrai.

—Au dernier petit lundi de Mme de T...

—Baron, vous êtes superbe ce soir. Vos chevaux vous sont donc revenus?

—Oui, comtesse, à quatre-vingts francs.

FEUILLETON.

FROMONT JEUNE —ET— RISLER AINE.

PAR ALPHONSE DAUDET.

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

LIVRE QUATRIÈME.

III.—L'ÉCHÉANCE!....

Une heure après minuit sonnait à la grosse horloge de Saint Gervais. Il faisait si froid que la neige fine, éparpillée dans l'air, gelait en tombant, s'amoncelant aux pavés toute blanche et craquante.

Risler, enveloppé de son manteau, s'en revenait de la brasserie, vivement par le Marais désert. Il était content, le bon Risler. Il venait de fêter, en compagnie de ces deux fidèles emprunteurs, Chèbe et Delobelle, sa première sortie, la fin de cette interminable réclusion, où il avait surveillé la fabrication de son imprimeuse, avec tous les tâtonnements, les joies et les déconvenues de l'inventeur. C'avait été long, bien long. Au dernier moment on s'était aperçu d'un défaut. L'accrocheuse ne marchait pas bien ; et il avait fallu recommencer des plans, des devis. Enfin, le jour même, on avait essayé la nouvelle machine. Tout était réussi à souhait. Le brave homme triomphait. Il lui semblait qu'il venait d'acquitter une dette, en donnant à la maison Fromont le bénéfice d'une invention nouvelle, qui devait diminuer le travail, les journées d'ouvrier, en doublant les profits et la renommée de la fab ique. Aussi il faisait de beaux rêves, je vous jure, tout en marchant. Son pas sonnait fièrement, accentué par l'allure heureuse et ferme de sa pensée.

Que de projets, que d'espérances!

Il allait pouvoir remplacer le chalet d'Asnières—que Sidonie commençait à traiter de bicoque—par quelque belle campagne à dix ou quinze lieues de Paris, accorder à M. Chèbe une pension un peu plus forte, obliger plus souvent Delobelle dont la malheureuse femme se tuait de travail; enfin il allait pouvoir faire revenir Frantz.- C'était son désir le plus cher. Sans cesse il pensait à ce pauvre enfant exilé dans un pays malsain, au bon plaisir d'une administration tyrannique qui envoyait ses employés en congé pour les rappeler presque aussitôt sans explication; car Risler avait toujours sur le cœur le départ si prompt, si inconcevable de Frantz à son dernier voyage, et cette courte apparition de son frère qui, sans lui donner le temps de le posséder, avait ravivé tous ses souvenirs d'affection et de vie commune. Aussi comptait-il bien, quand l'imprimeuse serait lancée, trouver dans la fabrique un petit coin où Frantz pourrait s'utiliser, se préparer un avenir véritable. Comme toujours Risler ne pensait qu'au bonheur des autres. Sa seule satisfaction égoïste était de voir chacun sourire autour de lui.

Tout en se hâtant, il arriva au coin de la rue des Vieilles Haudriettes. Une longue file de voitures stationnait devant la maison, et la lueur de leurs lanternes dans la rue, les ombres des cochers s'abritant de la neige dans les recoins, dans les angles que ces vieux hôtels ont gardé malgré l'alignement des trottoirs, animaient ce quartier désert et silencieux.

"Fiens! c'est vrai, pense le brave homme, nous avons un bal chez nous." Il se rappela que Sidonie donnait une grande soirée musicale et dansante, à laquelle elle l'avait du reste dispensé d'assister, "sachant bien qu'il était trop occupé." Au milieu de ses projets, de ses visions de richesse généreuse, cette fête, dont l'écho venait jusqu'à lui, acheva de le réjouir et de le rendre fier. Avec une certaine solennité, il poussa le lourd portail entrebâillé pour les allées et vennes des invités, et la bas, au fond du jardin, aperçut tout le second étage de l'hôtel splendidement éclairé.

Des ombres passaient et repassaient derrière le voile flottant des rideaux. L'orchestre, deviné dans son flux et reflux de sons étouffés, semblait suivre le mouvement de ces apparitions furtives. On dansait. Un moment Risler arrêta son regard sur cette fantasmagorie du bal, et dans une petite pièce attenant au salon, il reconnut la silhouette de Sidonie.

Elle était droite en sa toilette étoffée, avec l'attitude d'une jolie femme devant son miroir. Derrière elle, une ombre plus petite, sans doute madame Dobson, réparait quelque désordre de la robe, le nœud d'un ruban fixé au cou et dont les longs bouts flottants s'abaissèrent sur le flou de la traîne. Tout cela était très vague, mais la grâce de la femme se reconnaissait dans ces lignes à peine indiquées, et Risler s'attarda longtemps à l'admirer.

Au premier, le contraste était frappant. Il n'y avait rien d'allumé, à l'exception d'une petite lampe dans les tentures lines de la chambre à coucher. Risler remarqua ce détail, et comme la petite Fromont avait été malade quelques jours auparavant, il s'inquiéta, se rappela l'agitation singulière de madame Georges, passant rapidement à son côté dans l'après midi et revint sur ses pas jusqu'à la loge du père Achille pour avoir des nouvelles.

La loge était pleine. Des cochers se chauffaient autour du poêle, bavardaient et riaient dans la fumée de leurs pipes. Quand Risler parut, il se fit un grand silence, un silence curieux, narquois, inquiétant. On devait parler de lui.

—Est-ce que l'enfant est encore malade chez les Fromont..... demanda-t-il.

—Non. Ce n'est pas l'enfant. C'est monsieur.

—Monsieur Georges est malade?

—Oui, ça l'a pris ce soir en rentrant. Je suis allé chercher le médecin tout de suite..... Il a dit que ça ne serait rien, que monsieur avait seulement besoin de repos.

Et pendant que Risler refermait la porte, le père Achille ajoutait à mi voix avec cette insolence d'inférieur, moitié craintive, moitié audacieuse, qui voudrait à la fois être écoutée et à peine entendue :

—Ah! dame, ils ne sont pas en train de *rigoler* au premier comme au second.....

Voici ce qui s'était passé :

Fromont jeune, en rentrant le soir, avait trouvé à sa femme une physionomie si navrée, si changée, qu'il devina tout de suite une catastrophe. Seulement, il était si bien fait depuis deux ans à l'impunité de sa trahison, qu'il ne lui vint pas une minute à l'esprit que sa femme pût être informée de sa conduite. Claire, de son côté, pour ne pas troubler, par la générosité de ne parler que de Savigny.

—Grand-père n'a pas voulu, lui dit-elle.

Le malheureux l'a dit affreusement.

—"Je suis perdu.... Je suis perdu...." répéta-t-il deux ou trois fois avec l'égarement de la fièvre ; et ses nuits d'insomnie, une terrible et dernière scène qu'il avait eue avec Sidonie pour l'empêcher de donner cette fête à la veille de la ruine, le refus de M. Gardinois, tous ces bouleversements qui ne tenaient l'un l'autre et l'avaient agité tour à tour, se réunissent dans une vraie crise de nerfs. Claire eut pitié de lui, le fit coucher, et s'installa près de son lit. Elle essaya de lui parler, de le remonter; mais sa voix n'avait plus cet accent de tendresse qui apaise et persuade. Il y avait dans ses gestes, dans la façon dont elle relevait l'oreiller sous la tête du malade, dont elle lui prépara une potion calmante, une indifférence, un détachement singulier.

—Mais je t'ai rendu! lui disait Georges de temps en temps, comme pour secouer cette froideur qui le gênait. Elle avait un beau geste dédaigneux ... Ah! s'il ne lui avait fait que cela!

A la fin, pourtant, ses nerfs se calmèrent, la fièvre tomba, et il s'endormit.

Elle resta près de lui à veiller.

"C'est mon devoir," se disait-elle.

Son devoir!

Elle en était là maintenant, vis-à-vis de cet être qu'elle avait adoré si aveuglément, avec l'espoir d'une longue et heureuse vie à deux.

En ce moment le bal commençait à s'animer chez Sidonie. Le plafond tremblait en mesure, car pour faciliter les danses, madame Risler avait fait enlever tous les tapis de ses salons. Quelquefois aussi un bruit de voix arrivait par bouffées, puis des applaudissements nombreux, multipliés, où l'on devinait la foule des invités, l'appartement comble.

Claire songeait. Elle ne s'épuisait pas en regrets, en lamentations stériles. Elle savait la vie inflexible, et que tous les raisonnements n'arrêtent pas la triste logique de sa marche inévitable. Elle ne se demandait pas comment cet homme avait pu la tromper si longtemps, comment il avait pu, pour un caprice, perdre l'honneur et la joie de sa maison. Ceci était le fait; et toutes ces réflexions ne pouvaient l'effacer, réparer l'irréparable. Ce qui la préoccupait, c'était l'avenir. Une nouvelle existence se déroulait devant ses yeux, sombre, sévère, pleine de privations et de labeur; et, par un effet singulier, la ruine, au lieu de l'effrayer, lui rendait son courage. L'idée d'un déplacement nécessaire aux économies qu'il allait falloir réaliser, du travail forcé pour Georges et peut-être pour elle, montait je ne sais quelle activité dans le calme plat de son désespoir. Quelle lourde charge d'âmes elle allait avoir avec ces trois enfants : sa mère, sa fille et son mari! Le sentiment de sa responsabilité l'empêchait de trop s'attendrir sur son malheur, sur la déroute de son amour; et, à mesure qu'elle s'oubliait elle-même à la pensée des êtres faibles qu'elle avait à protéger, elle comprenait mieux la valeur de ce mot "sacrifice," si vague dans les bouches indifférentes, si sérieux quand il devient une règle de vie.

Voilà à quoi songeait la pauvre femme en cette triste veillée, veillée d'armes et de larmes pendant laquelle elle se préparait au grand combat. Voilà ce qu'éclairait la discrète petite lampe que Risler avait vue d'en bas, comme une étoile tombée des lustres éclatants d'un bal.

Rassuré par la réponse du père Achille, le brave homme songea à monter chez lui, en évitant la fête et les invités dont il se souciait fort peu.

Dans ces occasions, il prenait un petit escalier de service qui communiquait avec les bureaux de la caisse. Il s'engagea donc dans les ateliers vitrés, que la lune réverbérée par la neige éclairait comme en plein jour. On y respirait encore l'atmosphère du travail de la journée, une chaleur étouffée pleine d'odeurs huiles de table, de vernis. Les papiers étalés sur les schoirs faisaient de longues allées bruissantes. Partout des outils qui traînaient, et des blouses accrochées çà et là toutes prêtes pour le lendemain. Jamais Risler ne passait par là sans plaisir.

Soudain, au bout de cette longue enfilade de pièces désertes, il aperçut de la lumière dans le bureau de Planus. Le vieux caissier travaillait encore. A une heure du matin, d'était vraiment extraordinaire.

Le premier mouvement de Risler fut de revenir sur ses pas. En effet, depuis sa brouille incompréhensible avec Sigismond, depuis que celui-ci avait crié à son égard ce mot de froideur silencieuse, il évitait de se trouver en face de lui. Son amitié blessée l'avait toujours éloigné d'une explication ; il mettait une sorte de fierté à ne pas demander à Planus pourquoi il lui en voulait. Pourtant ce soir-là Risler éprouvait un tel besoin d'effusion, de cordialité, et puis l'occasion était si belle d'un tête-à-tête avec son ancien ami, qu'il ne chercha pas à l'éviter et entra bravement dans le bureau.

Le caissier était là, assis, immobile parmi des monceaux de paperasses, de gros livres feuilletés dont quelques uns avaient glissé à terre. Au bruit que son patron fit en entrant, il ne leva pas même les yeux. Il avait reconnu le pas de Risler. Celui-ci, un peu intimidé, hésita une minute ; ensuite, poussé par un de ces ressorts secrets que nous avons en nous et qui nous mettent malgré tout dans la voie de notre destinée, il vint droit au grillage de la caisse.

—Sigismond...., dit-il d'une voix grave.

Le vieux leva la tête et montra un visage crispé où coulaient deux grosses larmes, les premières peut-être que cet homme-là eût jamais versées de sa vie.

—Tu pleures, mon vieux?....Qu'est-ce que tu as?

Et le bon Risler tout attendri tendit la main à son ami, qui retira la sienne brusquement. Ce mouvement de recul fut si instinctif, si violent, que toute l'émotion de Risler se changea en indignation.

Il se redressa sévèrement :

—Je te tends la main, Sigismond Planus, dit-il!

—Et moi, je ne te la donne pas...., fit Planus en se levant.

Il y eut un silence terrible, pendant lequel on entendit là-haut la musique étouffée de l'orchestre et le bruit du bal, ce bruit lourd et bête des planchers secoués par le rythme de la danse.

—Pourquoi refuses-tu de me donner la main? demanda simplement Risler, tandis que le grillage sur lequel il s'appuyait tremblait d'un frémissement métallique.

Sigismond était en face de lui ses deux mains sur son bureau, comme pour bien mettre en place et d'aplomb ce qu'il allait répondre.

—Pourquoi?.... Parce que vous avez ruiné la maison, parce que tout à l'heure à la place où vous êtes, on viendra de la Banque chercher cent mille francs et que, grâce à vous, je n'ai pas un sou dans ma caisse...voilà!

Risler était stupéfait :

—J'ai ruiné la maison, moi?.... moi!...

—Pis que cela, monsieur.... Vous l'avez fait ruiner par votre femme, et vous vous êtes arrangé pour bénéficier de notre ruine et de votre déshonneur.. Oh! Je vois clair dans votre jeu, allez. L'argent que votre femme a soustrait au malheureux Fromont, la maison d'Asnières, les diamants et le reste, tout cela doit être placé sous son nom, à l'abri des catastrophes ; et vous allez sans doute pouvoir vous retirer des affaires maintenant.

Il..... Oh!... fit Risler d'une voix éteinte, comprimée plutôt, insuffisante à la foule de pensées qu'elle aurait voulu exprimer ; et tout en bégayant, il tirait le grillage à lui avec tant de violence, qu'il en déchira tout un morceau. A la fin il chancela, roula sur le carreau et resta sans un mouvement, sans une parole, gardant seulement dans ce coin l'y avait encore de vivant en lui la ferme volonté de ne pas mourir avant de s'être justifié. Il fallait que cette volonté fût bien puissante; car pendant que ses tempes battaient, meurtrées par le sang qui lui bleuissait la face, pendant que ses oreilles bourdonnaient, que ses yeux voilés semblaient déjà tournés vers l'inconnu terrible, le malheureux se disait à lui-même d'une voix inintelligible, cette voix des naufragés qui parlent avec de l'eau plein la bouche dans le grand vent d'une tempête : "Il faut vivre.... il faut vivre....

Quand la conscience des choses lui revint, il était assis sur le divan où les survivres s'entassaient les jours de paye, son manteau à terre, sa cravate dénouée, sa chemise ouverte, fendue par le canif de Sigismond. Heureusement pour lui, l'acte était coupé les mains en arrachant le grillage; le sang avait coulé abondamment, et ce détail avait suffi pour le sauver d'une attaque d'apoplexie. En rouvrant les yeux, il aperçut à ses côtés le vieux Sigismond et madame Georges, que le caissier était allé chercher, dans sa détresse. Ainsi!... que Risler pût parler, c'est à elle qu'il s'adressa en suffoquant :

—Est ce vrai, madame Chorche, est-ce vrai ce qu'on vient de me dire?

Elle n'eut pas le courage de le tromper et détourna le regard.

—Ainsi, continua le malheureux, ainsi la maison est perdue, et c'est moi....

—Non, Risler, mon ami.... Non, ce n'est pas vous....

—Ma femme, n'est ce pas? Oh! c'est horrible..... Voilà donc comme je vous suis payé ma dette de reconnaissance.... Mais, vous, madame Chorche, vous n'avez pas pu me croire complice de cette infamie?....

—Non, mon ami, non, calmez-vous.... Je sais que vous êtes le plus honnête homme de la terre.

Il la regarda un moment, les lèvres tremblantes, les mains jointes, car toutes les manifestations de cette nature naïve avaient quelque chose d'enfantin.

—Oh! madame Chorche, madame Chorche.... murmurait-il..... Quand je pense que c'est moi qui vous ai ruinée.....

Dans ce grand coup qui le frappait et dont son cœur était plein d'angoisse, Risler était surtout attaqué, il ne voulait voir que le désastre financier de la maison Fromont causé par son aveuglement pour sa femme. Tout à coup il se dressa brusquement :

—Allons, dit il, ne nous attendrissons pas.... Il s'agit de régler nos comptes.... Madame Fromont est peut-être.....

—Risler, Risler..... n'allez vous pas? Elle croyait qu'il montait chez Georges.

Risler la comprit et eut un sourire superbe de dédain :

—Rassurez vous, madame..... M. Georges peut dormir tranquille.. J'ai quelque chose de plus pressé à faire que de venger mon honneur de mari. Attendez moi là..... je reviens.

Il s'élança dans le petit escalier ; et, confiante dans sa parole, Claire resta en face de Planus dans une de ces minutes suprêmes et indécises qui semblent longues de toutes les suppositions qui les traversent.

Quelques instants après, un bruit de pas pressés, un froissement d'étoffes emplit l'escalier étroit et sombre.

Sidonie parut la première, en tenue de bal, splendide et si pâle que ses bijoux ruisselant partout sur sa peau mate semblaient plus vivants qu'elle-même, semée sur le marbre froid d'une statue. L'escofiot, pour ne pas troubler, en l'ébranlement de l'émotion et de sa course rapide, accompagnait encore toute entière, et ses robables légers, ses volants, ses fleurs, sa riche parure mondaine s'affaissaient autour d'elle tragiquement. Risler la suivait, chargé d'écrins, de coffrets, de papiers. En arrivant là haut, il s'était rué sur le secrétaire de sa femme, avait pris tout ce qu'il contenait de précieux, bijoux, titres de rente, acte de vente de la maison d'Asnières; puis, du seuil de la chambre, il l'avait appelée dans le bal à voix haute :

—Madame Risler!.....

Elle était accourue bien vite sans que rien de cette scène rapide eût dérangé les invités, alors dans toute l'animation de la soirée. En voyant son mari debout devant le secrétaire, les tiroirs ouverts, enfoncés, renversés sur le tapis avec les mille riens qu'ils contenaient, elle comprit qu'il se passait quelque chose de terrible.

—Venez vite, dit Risler, je sais tout.

Elle voulut prendre sa figure innocente et hautaine ; mais il la saisit par le bras d'une violence telle, que le mot de Frantz lui revint à l'esprit : "Il en mourra peut-être, mais il vous tuera avant." Comme elle avait peur de la mort, elle se laissa emmener sans résistance, et n'eut pas même la force de mentir.

—Eh bien, allons-nous? demanda-t-elle à voix basse.

Risler ne lui répondit pas. Elle n'eut que le temps de jeter sur ses épaules nues, avec ce soin d'elle-même qui ne la quittait jamais, un voile de tulle léger ; et il l'entraîna, la poussa plutôt dans l'escalier de la caisse qu'il descendit en même temps qu'elle, ses pas dans les siens, craignant de voir sa proie lui échapper.

—Voilà, dit-il en entrant..... Nous avons volé, nous restituons.. Tiens, Planus, il y a de quoi faire de l'argent avec tout ça...." Et il posait sur le bureau du caissier toute cette dépouille élégante dont ses bras étaient chargés, recherches féminines, menus objets de coquetterie, paperasses timbrées.

Elle se tournant vers sa femme :

—Maintenant, vos bijoux..... Allons, vite.....

Elle allait lentement, ouvrait à regret le ressort des bracelets et des boucles, et surtout l'agrafe magnifique de sa rivière de diamants, ch l'initiale de son nom, une —Scintillante—semblait un serpent endormi, prisonnier dans un cercle d'or. Risler, trouvant que c'était trop long, rompait brutalement les frêles attaches. Le luxe criait sous ses doigts comme châtié.

A continuer.

Qui a peur!
Dit l'homme entreprenant
Qui achète un billet de $2
Dans le prochain tirage
A numéros simples
De la Loterie de la Louisiane.
Car il espère gagner
Le
Gros Lot
De $30,000

Il faut que la moitié de notre stock de chaussures soit vendue dans trente jours C'est une vente forcée. Venez donc profiter de l'occasion que vous offre le Magasin Rouge, coin Royale et Dumaine.

EDITION HEBDOMADAIRE DE L'ABEILLE

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru, pendant la semaine, dans l'*Abeille* quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous vendons ce journal sous bande dans nos bureaux à raison de trois cents la livraison.

L'ÉLECTION DE PARIS.

On lit dans le National :

"Paris a admirablement voté. Au 20 février, le département de la Seine avait donné 277,072 voix aux candidats républicains, contre 64,637 aux hommes de la réaction : cette fois, il y a eu 376,873 suffrages républicains, contre 58,704 suffrages réactionnaires. Ainsi, il y a eu 101,801 votants de plus que l'an dernier, et, malgré cette énorme augmentation du nombre des votants, les réactionnaires ont perdu 7,933 suffrages.

"Le 9e arrondissement s'est grandement honoré, en donnant à l'illustre M. Grévy, 12,365 voix, contre 5,940 à l'obscur et peu modeste M. Daguin. Au 20 février, M. Thiers, lui-même, avait eu 1,977 voix de moins que la politique du 16 mai n'en a fait donner, hier, à son successeur. C'est le fait capital de la journée.

"Dans le 16e arrondissement, M. Marmottan, qui, au 20 février, n'avait eu que 829 voix de plus que son adversaire, en a eu, hier, 1,401.

"M. Gambetta a 2,333 voix de plus qu'au 20 février. M. Henri Brisson a gagné 3,131 voix ; M. Pascal Duprat, 6,731 ; M. Camille Sée, 7,148.

"Dans les départements, le nombre des abstentions est beaucoup moins grand qu'au 20 février."

Voici le détail des votes d'après la Gazette de France. Sur les 20 arrondissements, il y a un seul conservateur et sur les 19 républicains il y a 10 radicaux.

PARIS.

Premier Arrondissement.

Inscrits.. 15,609	Votants.. 12,428
MM.	Voix.
Tirard (élu)	9,301
Jacomy, conservateur	1,574

Deuxième Arrondissement

Inscrits.. 16,456	Votants.. 12,852
Brelay (élu)	10,622
Marlenval, conservateur	537

Troisième Arrondissement

Inscrits.. 20,480	Votants.. 15,861
Spuller (élu)	14,530

Quatrième Arrondissement

Inscrits.. 19,210	Votants.. 13,263
Barodet (élu)	12,570

Cinquième Arrondissement

Inscrits.. 20,267	Votants.. 15,378
Louis Blanc (élu)	13,288
La Serre, conservateur	1,412

Sixième Arrondissement

Inscrits.. 20,464	Votants.. 16,592
Denfert-Rochereau (élu)	10,894
Camille Rousset, conservateur	5,636

Septième Arrondissement

Inscrits.. 17,199	Votants.. 13,314
Dr Frébault (élu)	7,078
Bartholoni, bonapartiste	6,136

Huitième Arrondissement

Inscrits.. 15,187	Votants.. 11,628
Tonchard, conservateur (élu)	6,334
A. de la Forge, républicain	5,241

Neuvième Arrondissement

Inscrits.. 22,284	Votants.. 18,353
Jules Grévy (élu)	12,365
Daguin, conservateur	5,940

Dixième Arrondissement

Inscrits.. 28,201	Votants.. 23,335
Brisson (élu)	18,719
De Humbourg, conservateur	3,101

Onzième Arrondissement

Inscrits.. 33,622	Votants.. 26,557
Floquet (élu)	24,439

Douzième Arrondissement

Inscrits.. 16,523	Votants.. 12,115
Greppo (élu)	11,716

Treizième Arrondissement

Inscrits.. 12,604	Votants.. 9,826
Cantagrel (élu)	8,337

Quatorzième Arrondissement

Inscrits.. 15,271	Votants.. 11,707
Germain Casse (élu)	9,007
Georges Lachaud, bonapartiste	1,419
Coltat, conservateur	810

Quinzième Arrondissement.

Inscrits.. 15,280	Votants.. 11,885
Farcy (élu)	9,245
Lebrun de Rabot, conservateur	2,002
Moussy, conservateur	557

Seizième Arrondissement

Inscrits.. 8,390	Votants 7,279
Marmottan (élu)	4,969
Faye, conservateur	2,688

Dix-Septième Arrondissement

Inscrits.. 20,732	Votants.. 16,964
Pascal Duprat (élu)	12,824
Servatius, bonapartiste	3,775

Dix-Huitième Arrondissement

Inscrits.. 26,661	Votants.. .....
Clémenceau (élu)	18,617

Dix-Neuvième Arrondissement

Inscrits.. 16,229	Votants.. 12,097
Alain-Targé (élu)	10,976

Vingtième Arrondissement

Inscrits.. 18,336	Votants.. .....
Gambetta (élu)	13,812
Perron, bonapartiste	1,611

SAINT DENIS.

Première Circonscription : Saint Denis

Inscrits.. 19,243	Votants.. 15,144
Camille Sée (élu)	13,421

Deuxième Circonscription : Neuilly

Inscrits.. 14,805	Votants.. 12,159
Bauberger (élu)	8,871
Léonce Détroyat, bonapartiste	3,204

Troisième Circonscription : Courbevoie

Inscrits.. 10,740	Votants.. 8,425
Deschanel (élu)	6,227
Ferdinand Barrot, bonapartiste	2,098

SCEAUX

Première Circonscription : Sceaux

Inscrits.. 19,402	Votants.. 15,937
Benjamin Raspail (élu)	10,818
Louveau, conservateur	4,277

Deuxième Circonscription : Vincennes

Inscrits.. 18,632	Votants.. 14,125
Talendier (élu)	10,726
Delagneau, bonapartiste	2,962

Les élections en France.

Nous avons donné hier les détails des votes de Paris ; nous publions ci-dessous ceux de la Seine-Inférieure et de quelques départements du Midi, comme intéressant plus particulièrement un grand nombre de nos lecteurs français.

Le C désigne les candidats conservateurs ou officiels et la lettre R les républicains de l'opposition.

SEINE-INFERIEURE.

Dieppe—(Première circonscription.)

Inscrits 13,959.	
MM. Estancelin, C	5,576
Lanel, R	5,595 Elu

(Deuxième circonscription).

Inscrits 14,359.	
MM. Lebourgeois, C	8,205 Elu
Desmarest, R	4,033

Havre—(Première circonscription.)

Inscrits 18,232.	
MM. Masqueliez, C	3,101
Le Cesne, R	10,870 Elu

(Deuxième circonscription)

Inscrits 11,977.	
MM. Dubois, C	4,954 Elu
Paul-Casimir Périer, R	4,483

(Troisième circonscription.)

Inscrits 14,390.	